

semble donc que quelque mystère impénétrable nous empêchera toujours de concilier la description de ce que fut Babylone avec ces monumens immenses et informes qui seuls attestent son existence.

---

## ASIE TURQUE.

---

EN 1813 et 1814, M. Macdonald Kinneir parcourut, en différens sens, l'Asie mineure; sa relation nous donne une idée exacte de l'état actuel de cette contrée jadis si florissante. Après être parti de Constantinople, le premier lieu important qu'il vit fut Isnik ou Nicée, autrefois capitale de la Bithynie, et dans laquelle se sont tenus plusieurs conciles généraux; elle est bien déchue; on y voit beaucoup de belles ruines, notamment des murs romains qui ont acquis la solidité du roc. M. Kinneir alla ensuite à Eski-cher situé dans une grande plaine qui offre les apparences de l'aridité et de la stérilité. Ce fut là que Godefroi de Bouillon défit le sultan Soliman, prince des Seldjoukides. Eski-cher est un endroit misérable où l'on ne voit de remarquable que quelques inscriptions. Tandis que le voyageur était assis tranquillement dans son logis, il entendit frapper à sa porte à coups redoublés; on ouvrit, et un de ces derviches, qui, à cause de leur folie, sont regardés comme des saints, entra dans l'appartement et l'atteignit d'une



longue pique, en gourmandant ses hôtes pour avoir reçu un infidèle dans la maison d'un saint. Il paraît qu'il disait la vérité, ce qui rend sa conduite bien moins présomptueuse qu'elle ne le parut à M. Kinneir. Celui-ci courut chez l'aga pour se plaindre de l'insulte qu'on venait de lui faire. L'aga répondit qu'il ne pourrait user de rigueur envers un personnage que toute la ville respectait. M. Kinneir retourna donc à son logis, où le derviche, étant aussi revenu et continuant à le tourmenter, son Tartare, saisi de frayeur, lui conseilla de décamper; car si la querelle se fût échauffée, tous les habitans de la ville, ameutés par le derviche, eussent fait un mauvais parti à M. Kinneir et à son guide.

Le voyageur passa ensuite par Sever-Hissar et Yerma, où il trouva des ruines. Cette partie de la Phrygie était autrefois tellement couverte de villes, qu'il est difficile, dans un examen rapide, de constater l'emplacement d'aucune d'elles. Les habitans du pays souriaient quand M. Kinneir leur demandait où il y avait des ruines; « l'on en rencontre partout, lui répondaient-ils. » Rien de plus misérable que l'état de l'agriculture dans ces contrées; souvent la charrue n'est pas même garnie de fer; quelquefois on y attelle dix ou douze bœufs. Pour herse, on se sert d'un gros paquet d'épines, et l'on place une pierre en travers pour

augmenter la pression. Le grain est foulé par les pieds des bœufs, et le vent est le principal moyen auquel on a recours pour le vanner. Une grande partie du pays était habitée par les Turcomans, peuple nomade, ignorant et brusque, mais plus probe et plus hospitalier que les gens des villes.

Angora est la capitale d'un pachalic très-étendu. On y compte 20,000 habitans, la plupart Arméniens; les ruines d'un temple élevé à Auguste sont remarquables. Le pacha était un tyran brutal qui faisait, dans toute l'étendue de sa juridiction, le monopole des objets de première nécessité, et les revendait à un prix exorbitant. Par une conséquence nécessaire de cet ordre de choses, le peuple émigrail en foule, et allait dans le pachalic voisin, gouverné par Tchapvan Oglou. Celui-ci était alors le chef le plus puissant de l'Asie mineure. Il entretenait une armée de 40,000 hommes, et, sous beaucoup de rapports, était indépendant du Grand-Seigneur. Les peuples soumis à son autorité l'adoraient; ses ennemis le respectaient. M. Kinneir le vit à Youzcat, ville qu'il a presque entièrement bâtie; elle est située dans une vallée profonde, et renferme près de 16,000 habitans. « Tchapvan Oglou nous reçut avec politesse et dignité, dit M. Kinneir: son palais est vaste, sa cour magnifique. Ce prince a une physionomie qui exprime la bienveillance; sa



barbe est blanche comme la neige. Il me fit beaucoup de questions sur la politique de l'Europe, et notamment sur Buonaparte, pour lequel il montra une grande admiration.

M. Kinneir passa ensuite par Kaisarieh (Césariée de Cappadoce), jadis capitale de ce royaume, aujourd'hui ville fort sale, qui a 25,000 habitans, et fait un commerce considérable en coton, que ses environs produisent en abondance. Les immondices, amoncelées dans les rues de cette ville, avaient causé une maladie épidémique.

Après avoir traversé plusieurs villes délabrées, M. Kinneir entra dans Tersous (*Tarsus*), célèbre capitale de la Cilicie; il y séjourna une semaine, sans avoir pu découvrir une inscription antique, ou un monument de l'art; elle est dans une plaine fertile, renferme 30,000 habitans, et fait au dehors un commerce assez étendu. M. Kinneir visita ensuite les défilés de la Cilicie, et la plaine où la bataille d'Issus s'était livrée. Pias ou Bias, dont la position correspond à celle d'Issus, était quelques années auparavant, dit le voyageur anglais, peuplée et florissante; un chef puissant, qui avait secoué toute dépendance du Grand-Seigneur, l'occupait. Il pillait les caravanes des marchands d'Alep, et mettait à contribution les territoires voisins. A la fin, la Porte, ennuyée de ses déprédations, envoya contre lui une armée qui ravagea

le pays et détruisit la ville. Pias ne présentait plus qu'un monceau de ruines.

Scanderoun ou Alexandrette, situé à 16 milles plus loin, n'était plus qu'un village chétif, habité par des pêcheurs. En approchant d'Antioche, M. Kinneir fut frappé de sa position avantageuse, dans une plaine fertile et pittoresque, sur les bords de l'Oronte. La ville moderne n'occupe pas la sixième partie de l'espace renfermé dans les murs; le reste est couvert de plantations de mûriers, d'abricotiers, d'oliviers et de grenadiers. Latakieh était alors le port d'Alep, ce qui ne la rendait pas très-florissante, à cause de la décadence rapide du commerce d'Alep. La population et l'agriculture, dit le voyageur, diminuent tous les jours; les villes tombent en ruines et s'ensevelissent sous leurs propres débris; le cultivateur chassé ou opprimé, ou s'enfuit dans les montagnes, ou gémit en appelant de tous ses vœux un changement qui rende sa condition plus douce. Tel est l'effet de la tyrannie des pachas et de leurs querelles entre eux. Durant le séjour de M. Kinneir à Latakieh, une révolution bouleversa l'état de choses qui durait depuis quatorze ans dans le pachalic d'Alep. Les janissaires y régnaient en maîtres. Un fils de Tchavvan-Oglou, investi du pachalic, parvint par adresse à se défaire de ces brigands; le peuple, qui préfère toujours la tyrannie d'un seul à celle



de plusieurs, vit cet événement avec joie.

Attaqué de la fièvre à Latakieh, Kinneir n'échappa qu'avec peine à la mort. Cette maladie fit manquer le projet qu'il avait formé de visiter Palmyre et les villes de la Syrie situées sur les bords de l'Euphrate. Il prit le parti de retourner à Constantinople par la Caramanie, et d'aller d'abord rétablir sa santé dans l'île de Chypre.

Le 2 janvier 1814 M. Kinneir débarqua dans le port de Famagouste, dans l'île de Chypre; la ville est habitée par un petit nombre de familles turques. Les campagnes voisines sont solitaires et désolées; la plus grande partie demeure inculte, l'œil ne peut s'y reposer sur aucun objet agréable: nul village, aucun arbre, pas même d'arbrisseau; plus loin le pays est plat et marécageux, il rend difficile l'approche de Larnaca de ce côté. M. Kinneir passa neuf jours dans cette ville chez le consul anglais. Il employa une partie de ce temps à faire des incursions dans le voisinage, quoiqu'il offre peu d'objets dignes d'attention.

La population de Chypre, qui a 50 lieues de long sur 20 de large, et dont le sol est très-fertile, n'excède pas 70,000 âmes; elle diminue, dit-on, de jour en jour: la moitié de ce nombre se compose de Grecs, l'autre de Turcs. C'est en Chypre que se font surtout sentir les fâcheuses conséquences du système suivi par le gouvernement turc. Les

Turcs y sont sujets aux mêmes vexations que les chrétiens; mais ces derniers n'ont pas seulement les demandes du gouvernement à satisfaire, il faut encore qu'ils nourrissent une quantité de moines ignorans et paresseux.

M. Kinneir alla ensuite à Nicosie, puis à Cesine, où il prit une felouque qui le conduisit sur la côte de Caramanie. Un coup de vent d'est l'empêcha de débarquer à Kelendery, où il n'arriva pas sans peine. C'est un misérable village; il se compose d'une demi-douzaine de cabanes et d'un grand magasin dans lequel s'arrêtent les marchands qui attendent le moment de s'embarquer pour l'île de Chypre.

Le 1<sup>er</sup> février le voyageur s'enfonça dans l'intérieur du continent. Le pays qu'il parcourut en marchant au nord offrait une forêt presque continuelle de chênes, de hêtres, de sapins et de genévriers; on apercevait de temps en temps des tentes de Turcomans nomades, et de nombreux troupeaux de chèvres. Ces Turcomans élèvent aussi des chevaux, des chameaux et des bœufs; ceux-ci sont de petite espèce, les chameaux, au contraire, sont très-forts et se distinguent par leur long poil. Les chèvres sont défendues par de très-grands chiens d'une sagacité remarquable. Les chemins sont mauvais et très-difficiles.

Caraman, où M. Kinneir arriva le 3, fut la ca-



pitale d'une principauté des Turcs Seldjoukides. Elle est dans une plaine spacieuse qui se rattache à celle d'Iconium : au centre s'élève le Karadjadagh, montagne très-haute. Cette plaine, de même que toutes celles de la Phrygie, se déploie à perte de vue, et n'offre à sa surface ni un arbre ni un arbrisseau. Quelques parties sont fertiles, d'autres imprégnées de salpêtre ; une très-petite portion est habitée et cultivée. Les incursions des voleurs qui, pendant la nuit, quittent les villes pour piller les caravanes, rendent les routes impraticables sans une escorte.

Caraman est située à l'extrémité méridionale de la haute chaîne du Bedlériin-dagh, branche du Taurus. Cette ville occupe un vaste espace ; ses maisons assez sales sont bâties en briques séchées au soleil. Le climat en est sain, les eaux y sont abondantes : elle renferme 3,000 familles, et a des manufactures de toiles de coton bleues.

En deux jours, M. Kinneir atteint Conieh (*Iconium*), ville bien déchue de ce qu'elle fut quand elle était la résidence des sultans ottomans. Cependant on y compte encore 50,000 habitans, et le nombre de ses mosquées, leur situation pittoresque, ses collèges et d'autres édifices publics, lui donnent un aspect imposant. Ces bâtimens superbes tombent en ruines ; les maisons des particuliers offrent un mélange de huttes construites

en briques séchées au soleil, et de misérables chaumières couvertes de roseaux. Les murs de la ville paraissent avoir été construits avec des débris d'anciens monumens.

Un pacha puissant entretenait jadis à Conieh une force militaire imposante pour le maintien de l'ordre et de la tranquillité ; rien de tout cela n'existe aujourd'hui, on ne voit partout qu'une scène de désolation et de misère.

« Une poignée d'hommes, dit M. Kinneir, suffirait à la conquête de l'Asie mineure ; et cette contrée pourrait être conservée avec la même facilité, malgré tous les efforts du Grand-Seigneur. Les divers pachas se trouvent à une trop grande distance les uns des autres, et lors même qu'ils seraient unis, le pays épuisé d'hommes et d'argent, le manque de bonne artillerie et de tout moyen d'équiper une armée, les mettraient dans l'impossibilité de résister à leurs ennemis. Le climat est doux et sain, le sol assez fertile pour produire du blé en abondance. Les campagnes libres de tout obstacle sont très-propres aux mouvemens de la cavalerie. Pendant neuf mois de l'année, le fourrage y est très-abondant : les Turcs ne sont pas une nation sauvage ; ils traitent leurs esclaves et leurs prisonniers avec une humanité inconnue à plusieurs nations civilisées de l'Europe. Ce n'est pas d'ailleurs aux mœurs et au caractère